

YVES GAILLARD

*Un vieillard
dans une tour*



CHAPITRE PREMIER

La nouvelle s'était propagée d'un village à l'autre avec une extraordinaire rapidité. Sillonnant les montagnes et les plaines, des hommes à cheval parcouraient le pays. Nul ne pouvait dire qui était à l'origine de cette étrange rumeur qui s'étendait comme une épidémie. Parfois, même, les messagers arrivaient alors que les gens étaient déjà prévenus. Par qui ? Peut-être par le pèlerin qui avait traversé le village le matin même et qui, sans prendre le temps de se reposer ou de se désaltérer, avait poursuivi son chemin et s'était enfoncé sous les arbres de la forêt avoisinante. Il se rendait peut-être sur l'autre continent et, sa voyance l'ayant prévenu plus sûrement qu'un messager, il allait aussi répandre la nouvelle. Bien que personne, la veille encore, ne se doutât de rien, aucun habitant n'avait cru à une plaisanterie et n'avait posé de question.

Un vieillard dans une tour

Les femmes, les hommes et les enfants s'étaient levés dès le premier rayon du soleil, pressentant que ce jour serait différent des autres, sans pourtant pouvoir dire en quoi. Le message semblait arriver de l'intérieur du corps, si bien que certains malades s'étaient redressés sur leur lit, eux qui depuis des mois parfois n'avaient pu bouger un bras, une jambe ou même prononcer le moindre mot. Une sorte de joie mêlée de crainte s'était emparée des habitants de la Terre. Cette région n'avait pas été la seule à être touchée, on l'apprit plus tard, et, aux quatre coins du monde des cavaliers couverts de poussière et juchés sur des canassons fourbus étaient apparus, tenant tous le même discours avant de reprendre leur route. Certains s'étaient écroulés, terrassés par la fatigue. On en découvrit sur le bord des routes et des chemins, les jours qui suivirent.

Ce jour-là, le village s'était éveillé plus tôt que de coutume. Un soleil blanc inondait les rues et les cultures. Les femmes quittaient leur demeure pour se rendre à la source, sur la place autour de laquelle s'étaient bâties les maisons de bois et de pierre taillée. Des enfants les suivaient, attendant que leur mère ou leur sœur ait rempli la grande jarre, puis s'en retournaient chez eux.

Martheeka avait posé à terre son récipient pour boire dans ses mains un peu de cette eau froide et

Chapitre premier

limpide, lorsqu'elle aperçut un nuage de poussière sur la route qui menait au village. Qui pouvait bien venir si tôt ? Ses grands yeux clairs se posèrent sur l'horizon. Le cavalier était seul.

Lorsqu'il apparut sur la place, il se dirigea immédiatement vers la fontaine, et l'on s'écarta pour que le cheval puisse se désaltérer. L'homme prit le bol qu'on lui tendait et le vida d'un trait. L'eau coula sur ses vêtements poussiéreux. Il poussa un grognement de plaisir, puis, se reculant pour mieux se faire entendre, il clama d'une voix forte :

« Je voyage depuis la première heure du jour pour porter à travers le monde une nouvelle que tous doivent connaître. Vous en ferez part à tous les habitants du village, car je ne peux m'attarder. Faites savoir qu'un homme est apparu cette nuit et que plusieurs l'ont reconnu comme étant un dieu. Il chevauche dans le désert, illuminant le sable et la nuit d'un feu surnaturel. Il atteindra certainement les premières terres habitées vers le milieu de la journée. Préparez-vous à l'accueillir comme un dieu se doit de l'être. »

Puis il tendit son bras et, de son index, montra l'horizon.

« Voyez comme le soleil qui se lève est différent de ceux qui l'ont précédé ! »

Un vieillard dans une tour

Tous les visages se tournèrent vers la plaine et les montagnes lointaines. Un astre d'argent, deux fois plus gros que le soleil, naissait de la nuit.



Martheeka venait d'avoir seize ans. Elle vivait seule dans une petite maison à l'écart de la place. Tout le monde ici se souvenait du jour où elle était arrivée. Un paysan qui travaillait à son champ l'avait aperçue le premier et, s'étonnant de voir cette enfant inconnue seule sur la route, s'arrêta de bêcher pour la regarder passer. Martheeka le remarqua et se dirigea vers lui pour lui demander où elle pourrait rencontrer le chef du village. Il la conduisit lui-même au patriarche. Le paysan ne sut jamais ce qu'ils se dirent, mais, le jour même, une équipe d'ouvriers se mit à lui construire la maison qu'elle occupait encore à ce jour.



Le bruit des sabots et la voix forte du messenger avaient tiré de leurs lits les habitants du village. Sur la place, maintenant, régnait une grande activité. Tout le monde parlait en même temps. Martheeka se retira dans sa demeure, ferma la porte, posa sa jarre dans un coin de la pièce et vint s'asseoir sur le bord de son lit. On aurait pu l'imaginer fascinée par la flamme qui

Chapitre premier

s'échappait des bûches de la cheminée. En fait, Martheeka évoluait dans un monde lointain, à mille lieues du village.

À ce moment, on frappa à la porte, et elle sursauta.

« Entrez. »

La porte s'ouvrit sur un vieil homme souriant.

« Je vais relever mes pièges, ce matin. Je te ramène un lapin ?

— Volontiers, père Dehab. »

Elle lui rendit son sourire, et le chasseur referma la porte.

De nouveau seule, la jeune fille se leva et mit de l'eau à chauffer pour préparer une infusion. Elle gravit ensuite l'escalier de bois et poussa la porte d'une pièce. De la fenêtre elle contempla l'énorme soleil d'argent et l'étendue des plaines. Les terres brillaient sous la lumière. Le ciel, d'ordinaire si bleu, surprenait par sa pâleur. Au bout de la rue, les gens commençaient déjà à vaquer à leurs occupations, mais, à cette vision quotidienne s'ajoutait une coloration inhabituelle chargée d'un certain malaise. Tous semblaient nerveux. Les paroles du messager n'annonçaient-elles pas la venue d'un dieu ? Un dieu ! pourquoi pas un diable, après tout ? Ce cavalier mystérieux avait-il déjà prouvé ses bonnes intentions ? Pouvait-on se fier à sa prestance ?

Un vieillard dans une tour

Elle referma la fenêtre et vint s'asseoir devant son miroir pour se coiffer. De longues boucles noires coulèrent sur ses épaules. La jeune fille oublia un moment ce qui s'était passé ce matin.



Aux alentours de midi, tout le monde s'était arrêté de travailler et attendait la venue du chevalier. Chacun avait préparé des présents et attendait silencieusement. Des femmes s'étaient postées aux entrées du village et faisaient les cent pas, côte à côte, sans se dire le moindre mot. L'envoyé ne tarderait pas, à moins qu'il n'ait été retenu ailleurs.

Martheeka avait revêtu sa plus belle robe et s'était installée à sa fenêtre. De là, elle pouvait voir aussi loin que ses yeux le permettaient. Une plaine brûlée s'étendait au-delà des cultures. Jusqu'aux montagnes lointaines qui barraient l'horizon de leur ligne bleutée. Jamais elle n'avait vu pareil soleil dans le ciel. Sa lumière lui faisait baisser les yeux.

Vers 15 heures, l'impatience des villageois commença à la gagner, et elle décida de se rendre sur la place pour écouter ce qui se disait : les hommes se mettaient à douter de l'arrivée du dieu, ils avaient certainement perdu leur temps à attendre. Cela faisait trois heures qu'ils étaient là, le regard fixé sur le

Chapitre premier

chemin du désert. Certes la route était longue, mais n'importe quel cavalier serait déjà arrivé. Ce cavalier, certains déjà le nommaient le Chevalier.

Cependant, une ombre chancelante sortait de la forêt. On la vit s'écrouler, puis se redresser. Elle était encore loin.

« Qui cela peut-il être ?

— Peut-être un messager ?

— Pourquoi ne vient-il pas par la route ?

— Il a dû perdre son cheval et couper à travers bois... »

Soudain une femme cria :

« C'est le père Dehab ! Il semble blessé ! »

Les hommes se tournèrent vers elle, puis observèrent encore la silhouette titubante.

« C'est bien lui... »

Une charrette quitta la place pour aller à sa rencontre. On put voir le cocher l'aider à l'installer sur les planches, puis lancer les chevaux vers le village. On oublia un moment le Chevalier pour aller aux nouvelles.

« Donnez-lui à boire ! » cria le cocher.

Un homme décrocha sa gourde de sa ceinture et fit boire le vieux Dehab. Il semblait bien mal en point, mais ne portait aucune blessure.

« Que t'est-il arrivé ? »

Un vieillard dans une tour

Il ne pouvait parler. Le soleil, peut-être... On lui mouilla la tête, on lui donna de l'eau. Le père Dehab ouvrit les yeux : on put y lire une grande frayeur.

« Que s'est-il passé ?

— Je l'ai vu... » murmura-t-il.

Il y eut un grand silence. Tout le monde tendit l'oreille. Quelqu'un hasarda :

« Le Chevalier ?

— Oui... »

Puis il perdit un moment connaissance, sans doute épuisé par une très longue course. On l'amena chez lui. Martheeka l'accompagna et l'allongea sur sa couche. Reprenant conscience, il sourit faiblement, puis un éclair de frayeur passa à nouveau sur son regard. Il devint comme fou. La jeune fille le calma et posa sur son front une compresse d'eau froide.

« Qu'avez-vous vu de si horrible, père Dehab ? Le Chevalier n'est-il pas magnifique ?

— Ce chevalier, Martheeka... Ce chevalier...

— Oui ? Qui est-il ?

— C'est la Mort ! »

Ses yeux exorbités semblaient contempler l'au-delà. La jeune fille eut un mouvement de recul.

« Va le dire aux autres ! Il faut fuir immédiatement, abandonner le village... Va le dire ! »

Martheeka s'était redressée.

Chapitre premier

« Il nous rejoindra. Est-il loin encore ?

— Il ne semble pas se presser, mais il sera là dans moins d'une heure... Il faut faire vite. »

Le vieil homme s'était assis sur le bord de son lit. Il se leva et s'approcha de son armoire, accrocha à sa ceinture la bourse qui contenait ses économies et jeta pêle-mêle quelques vêtements dans son sac qu'il boucla.

« Fais vite, petite, et sauve-toi. Préviens tous ceux que tu croiseras. »

Il sortit sans prendre la peine de refermer la porte. La jeune fille le suivit dans la rue. Disait-il vrai ? Le Chevalier qu'on attendait n'était-il que la Mort ? Des cris montaient déjà de la place. Martheeka comprit que le vieil homme avait semé la panique parmi les habitants du village.

Elle courut faire ses bagages et accrocher son sac au flanc d'un cheval. Elle ne s'attarda pas et, avertissant les villageois rencontrés, prit le chemin des collines.



Un grand cortège quitta le village et prit la route des collines. Il ne s'était écoulé qu'une demi-heure depuis le retour du père Dehab. Cependant beaucoup étaient restés, pensant que le vieil homme délirait : ils

Un vieillard dans une tour

avaient vu que la fièvre commençait à le terrasser, que de grosses gouttes de sueur perlaient sur son visage et trempaient ses vêtements. Sa peau prenait un teint terreux. Comme il voulait partir, on dut l'attacher sur un cheval.

Ceux qui étaient restés se regardèrent en silence.

« Le vieux a été victime d'une insolation, dit l'un.

— Et... s'il disait vrai ? dit un autre.

— Si tu as peur, rejoins le cortège. Il ne doit rester ici que des hommes courageux pour attendre le Chevalier avec des armes. »

L'autre hésita, puis commença à avoir peur. Il sauta tout à coup sur un cheval et disparut.

Le patriarche prit la direction des événements.

« Les femmes et les enfants s'enfermeront dans les maisons. Les hommes prendront leurs armes, une monture, et me suivront. Nous allons au-devant du Chevalier. Si ses intentions sont mauvaises, nous le tuerons. Par contre, s'il est ce que le messager nous a dit, il sera le bienvenu chez nous.

Quelques minutes plus tard, un groupe d'hommes armés quittait le village et se dirigeait vers la forêt.



De la grotte qui lui servait d'abri, Martheeka pouvait voir le village, la forêt et la plaine qui s'étirait

Chapitre premier

au-delà de la forêt. Une plaine qu'illuminait un étrange soleil d'argent.

Elle garda les yeux fixés sur l'horizon et s'étonna bientôt de ne pas avoir distingué ce point noir immobile qui semblait attendre l'arrivée des guerriers. Elle avait dû le prendre pour un rocher. Il était si loin ! Dans quelques instants, la colonne atteindrait la lisière du bois, et chacun pourrait le voir. Qu'allait-il se passer ?

Dès qu'ils l'aperçurent, les villageois se déployèrent et l'encerclèrent. Le Chevalier n'avait pas bougé. Le cercle se referma sur lui, menaçant. La jeune fille ne savait pas ce qui se disait, mais elle devina qu'il n'y aurait pas d'affrontement. Le Chevalier avança et les hommes l'escortèrent. La troupe revenait au village. Bientôt elle disparut dans le bois. Martheeka quitta alors son guet. Elle avait attaché son cheval et celui-ci broutait paisiblement. Elle alla ramasser des herbes et des feuilles pour se confectionner une couche pour la nuit, puis retourna à son rocher qui dominait la contrée. Elle n'eut pas longtemps à attendre : le cortège apparaissait à l'orée du bois. Lorsqu'il pénétra dans le village, les femmes et les enfants sortirent des maisons, et des cris de joie montèrent jusqu'à l'observatoire. Le Chevalier dépassait les hommes d'une bonne tête. Ses vêtements étincelaient. Autour de

Un vieillard dans une tour

lui, tous chantaient et dansaient. On installa une estrade et un fauteuil pour l'invité, pendant que d'autres apportaient du bois et préparaient de grands foyers pour la fête. D'immenses tables furent dressées. Bientôt une odeur de viande grillée s'éleva au-dessus des toits.

Le jour se coucha, et le village, éclairé par de grands feux où cuisaient de magnifiques bêtes, résonna des chants et des rires. Ce fut une nuit merveilleuse. Martheeka s'était allongée sur l'herbe, les yeux vers les étoiles et contempla le ciel, cherchant en vain parmi tous les astres le monde d'où elle était issue.

« On ne peut le voir à cette heure-ci », pensa-t-elle.
Elle ferma les yeux.



Ce matin-là, Martheeka fut réveillée par les cloches du village qui sonnaient lentement. Le jour n'était pas encore levé. La jeune fille retourna à son observatoire, et les cloches se turent. Elle n'apercevait dans la nuit que le rougeoiement des braises. Son cœur se serra. Une silhouette phosphorescente quittait le village et prenait le chemin des collines. Elle le vit bientôt disparaître derrière les rochers.

Quand l'aube pointa sur la barre rocheuse qui limitait l'horizon, l'homme et son cheval devaient être

Chapitre premier

loin. Martheeka décida alors de retourner au village. Elle détacha sa monture. Le sentier était étroit et bordé de buissons épineux qui griffaient ses jambes et déchiraient sa robe de cérémonie qu'elle avait gardée. La jeune fille avait posé sur ses épaule une couverture de laine pour se protéger de la fraîcheur matinale. Elle leva encore les yeux au ciel et aperçut une étoile lointaine qui brillait faiblement.

Les sabots de sa monture martelaient les roches calcaires du chemin. Elle atteignit bientôt la route des collines, une large route de terre battue sur laquelle elle s'engagea prudemment après avoir épié le silence. Une immense masse rougeoyante apparut à l'horizon. Certainement le nouveau soleil.

Martheeka suivit lentement la route, se laissant bercer par le pas du cheval, mais son cœur battait fort contre sa poitrine, et son souffle se faisait court. Les restes des brasiers coloraient de sang les maisons de la place qu'elle pouvait maintenant distinguer.

La jeune fille atteignit les maisons et découvrit le premier cadavre, en travers de la rue, le bras encore tendu vers la porte de sa demeure qu'il avait sans doute essayé d'ouvrir. Tout était silencieux. Elle descendit de cheval et, sans même s'occuper de l'homme qui gisait à terre, se mit à déambuler dans les rues désertes. Elle poussa le battant d'une bâtisse et pénétra dans la pièce.

Un vieillard dans une tour

Une odeur de renfermé la saisit, comme si la maison n'avait pas été aérée depuis des mois. Elle poussa les volets pour faire entrer une pâle lumière colorée. Elle vit le lit où reposait un couple fauché par la mort. Elle souleva le drap et découvrit deux corps à la peau craquelée. Martheeka détourna le regard et quitta la pièce.

Sur la place, les tables du banquet avaient disparu, de même que l'estrade sur laquelle s'était installé le Chevalier. Seuls les brasiers subsistaient, à moitié éteints. Et partout cette odeur de mort et de soufre...

La jeune fille pénétra dans l'église et alluma une torche accrochée au mur. La croix de l'autel avait été renversée et peinte de noir. Sur le sol, elle put distinguer quelques signes tracés à la peinture rouge, mais elle n'en comprit pas le sens et se dirigea vers le confessionnal. Elle posa la tête contre la grille, prête à parler, lorsqu'elle remarqua qu'un prêtre se trouvait à l'intérieur. Elle poussa un cri et se jeta en arrière, cependant qu'une voix monocorde la rappelait doucement.

« N'aie aucune crainte, mon enfant. Ta confession sera écoutée. »

Elle revint sur ses pas.

« Avez-vous échappé au malheur, mon père ? »

La voix ne répondit pas tout de suite.

Chapitre premier

« Ta confession sera écoutée... »

Elle essaya de distinguer à travers les lattes de bois le visage de celui qui parlait, mais n'y parvint pas. Saisie par un pressentiment soudain, elle ouvrit la porte et se trouva face à face avec un prêtre qui la fixait de ses yeux morts.

Martheeka se précipita hors de l'église, alors que la voix répétait inlassablement les mêmes mots.

Un jour gris l'accueillit. De lourds nuages avaient voilé le soleil et, tandis qu'elle errait parmi les rues désertes, quelqu'un entra dans le village, une lourde capuche masquant ses yeux.

La jeune fille ne l'aperçut pas tout de suite. Ce n'est qu'au moment où elle allait partir qu'elle se trouva nez à nez avec le pèlerin.

« Personne n'échappera à la malédiction du Chevalier ! »

Elle recula et monta prestement sur son cheval.

« Personne ! »

Elle quitta le village sans se retourner et n'arrêta son cheval qu'aux alentours de midi. Partout où elle passait, les cultures avaient dépéri, comme brûlées par un soleil trop violent. Il lui fallait trouver un village où elle pourrait se désaltérer. Elle reprit sa route au hasard.

CHAPITRE II

L'histoire me parvint plusieurs siècles plus tard, grâce à un vieux parchemin que je découvris dans une chapelle abandonnée. En ce temps-là, je m'intéressais vivement aux contes et aux légendes. Je les étudiais, les comparais, afin de trouver des points communs qui m'auraient permis d'avancer certaines hypothèses. Un travail énorme, en vérité. Et qui n'aboutit jamais. Je voulais récrire l'histoire à travers les croyances et la magie : je notais le moindre fait insolite, la moindre histoire paysanne que j'avais l'occasion d'écouter de la bouche d'une vieille grand-mère. J'aurais dû me douter que je finirais par me noyer dans un flot de racontards plus ou moins cohérents. Mais, à cette époque, l'enthousiasme de mes recherches m'avait rendu aveugle. Lorsque je m'en aperçus, j'avais écrit plus de mille pages, et aucune

Un vieillard dans une tour

trame bien nette n'en ressortait. Certes, j'aurais pu éliminer tout ce qui contredisait mes thèses, mais cela aurait-il été vraiment honnête ? C'est pourquoi, un jour, lassé, j'avais décidé d'abandonner.



Je me mis à visiter certains lieux restés sauvages. Je me doutais qu'avec le progrès de la science et de notre civilisation dévastatrice, un jour des gens y implanteraient des usines, des villes ou des camps militaires... Il fallait donc faire vite.

C'est à cette époque, alors que je sillonnais une contrée quasi désertique, que je fis la connaissance d'un pèlerin étrange semblant n'appartenir à aucun des mondes connus. Un personnage vivant hors du temps.

J'avais quitté ma voiture et fait quelques pas dans les rochers jusqu'à un petit promontoire d'où je pouvais observer la campagne à perte de vue sans que mon regard ne se heurtât jamais à la civilisation, lorsque se grava dans mon esprit l'image de cet homme.

Je ne sais d'où il venait ni comment il arriva si près de moi sans attirer mon attention. C'est en me retournant que je l'aperçus. Il me fixait de ses yeux clairs qui apparaissaient sous sa capuche rabattue sur son front. Il ne disait rien. Il m'examinait longuement. Je tressaillis.

Chapitre deuxième

« Je ne vous ai pas vu venir... Vous m'avez fait peur... »

L'homme restait muet. Son regard, d'un bleu presque transparent, ne me quitta pas un seul instant. Cherchait-il à m'intimider ? Le parfum des herbes et la douceur de la brise m'enivraient à tel point que je n'arrivais plus à maîtriser mon langage. Je me mis à parler si rapidement que le débit de mes paroles atteignit le seuil de l'incompréhensible. Je m'arrêtai, essoufflé, effrayé par le silence étouffant de ce lieu désertique. Je savais que tout près d'ici se trouvait ma voiture, mais il m'était impossible de me rappeler où j'étais, comment j'avais pu arriver jusque-là. J'en avais oublié le jour, le mois, l'année... Je me sentis traversé par un souffle de panique, lorsque, tout à coup, je pris conscience de l'absurde situation dans laquelle je me trouvais. Je n'aurais peut-être jamais pensé à vous raconter cette histoire si le pèlerin ne m'avait fait signe de le suivre jusqu'à cette chapelle dissimulée. Sans le moindre mot, il m'avait tendu le parchemin retraçant l'histoire du Chevalier, et j'avais passé l'après-midi à le déchiffrer. Sans explication, il me l'avait repris, puis s'était assis sur un banc près de l'autel.

Encore tout à mes pensées, j'en avais oublié le temps, si bien que, lorsque je sortis sur le seuil, la nuit était déjà bien établie. Je me tournai vers le pèlerin :

Un vieillard dans une tour

« Le jour s'est couché. Je ne retrouverai jamais ma voiture dans cette obscurité ! Ni même la route... Pourrez-vous me montrer mon chemin ? »

Il ne répondit pas. Je me laissai tomber sur une vieille chaise.

« Pourquoi m'avez-vous fait lire ce parchemin ? »

Un long silence s'instaura, pendant lequel la nuit parut plus profonde. On n'entendait que les feuilles de l'immense chêne, bruissant dans la brise du soir.

« Vous ne m'avez pas dit ce que vous pensiez de cette étrange histoire... »

À la faible lumière de la torche, je cherchais en vain une expression dans les trous noirs de ses orbites.

« Qu'est-il advenu de cette jeune fille ? »

Le pèlerin me désigna un deuxième parchemin qui reposait sur l'étagère, parmi d'autres. Comme je me levai, il me fit signe de ne rien faire et m'invita à m'asseoir. J'obéis machinalement. C'est alors qu'il sortit de son silence :

« Ce n'est pas encore le moment. Dites-moi plutôt quel personnage vous a le plus frappé ? »

J'avais envie de dire : « Martheeka », mais la réponse vint du fond de moi, et je ne pus retenir mes mots : « Le pèlerin. » C'est en les prononçant que je crus en comprendre le sens. Je levai lentement mon regard vers cet homme assis près de l'autel qui

Chapitre deuxième

m'observait à travers les ombres mouvantes. À ce moment, la coïncidence m'aveugla et je sentis mon cœur battre très fort dans ma poitrine au point de faire vibrer les pierres de la chapelle. Le pèlerin... D'où venait-il ? Qu'attendait-il de la jeune fille et que cherchait-il aujourd'hui auprès de moi ? Oppressé, je quittai la chapelle et allai m'étendre sur une dalle de calcaire, non loin de là. Je m'endormis sans doute peu de temps après.



Je fus réveillé par le bruit des sabots d'un cheval passant à proximité. J'ouvris un œil, n'osant trop bouger. Il faisait encore bien nuit, malgré la pâle lueur qui pointait à l'horizon. Je distinguai bientôt, parmi les taches sombres des buissons, la silhouette ondulante d'un cavalier.

Je me levai et m'avançai. En fait de cavalier, c'était une cavalière. Elle avait arrêté sa monture à quelques pas de moi.

« Vous faites toujours du cheval en robe longue ? »

Elle parut étonnée. Je poursuivis :

« Je me suis égaré. Pourriez-vous m'indiquer mon chemin ? »

Elle soupira :

Un vieillard dans une tour

« Voilà bien ma chance ! Je comptais vous poser la même question. Cela fait cinq jours que je sillonne le pays à la recherche d'un lieu habité.

— Cinq jours ? Ce n'est pas possible, vous avez dû tourner en rond...

— Je sais pourtant me diriger aux étoiles et au soleil... »

Elle descendit gracieusement de cheval. Tout en le maintenant par les rênes, elle s'approcha de moi. Je discernai dans ses yeux comme une grande incompréhension.

« Vous êtes bien la dernière personne que j'aurais pensé rencontrer, dis-je.

— Moi aussi, répondit-elle dans un souffle, comme se parlant à elle-même. Je ne comprends pas ce qui a pu se passer...

— Quoi ? Que s'est-il passé ? »

Elle secoua la tête négativement, et ses cheveux ondulèrent sur ses épaules.

« Votre robe...

— C'est une robe de cérémonie... Je n'ai pas eu le temps de me changer lorsque j'ai quitté le village... »

Du coin de l'œil, j'admire les lignes pures de son visage et de son corps.

« Comment vous appelez-vous ? »

Chapitre deuxième

Elle tourna lentement son visage vers moi, me fixa, puis se replongea dans la contemplation de l'aurore.

Un voile opaque se dressa devant mon regard et, dans un tourbillon d'étoiles, j'eus l'impression de naître une seconde fois.

CHAPITRE III

*D*ans l'incompréhensible mélange de douceurs dans lequel je baignais, il me semblait que la nuit s'était éloignée de nous. Je me sentais comme suspendu entre ciel et terre, reposant mollement sur un nuage duveteux que le vent emporte. Pourtant, j'étais couché sur une dalle calcaire, entouré de buissons épineux. L'herbe, à côté, avait été foulée, comme si quelqu'un avait dormi là. J'étais seul, perdu au milieu des collines. Le soleil apparaissait juste à l'horizon. Je me redressai, cherchant autour de moi quelque chose, ou quelqu'un. Tout me revint : Martheeka, chevauchant, solitaire, en quête d'une route qui fuirait vers les étoiles, le parchemin... ma voiture que j'avais égarée.



Un vieillard dans une tour

Sur le chemin, on voyait des traces de sabots. Et, non loin, la chapelle, adossée à la falaise. Une chapelle des plus banales, comme on en rencontre souvent dans la région, au milieu des bois. Alors que je prenais connaissance des lieux, quelqu'un s'immobilisa dans l'encadrement de la porte.

« Le sommeil vous a-t-il bien reposé ? »

Le pèlerin était là, qui m'observait.

« J'aimerais bien comprendre... », murmurai-je.

Le pèlerin se retourna et pénétra dans la chapelle, m'invitant à en faire autant. Je le suivis et me retrouvai assis sur un prie-dieu un peu trop bas.

« Écoutez, chuchota-t-il. Vous vivez apparemment dans un état instable. Vous pouvez parfois percevoir des images appartenant soit à un monde, soit à l'autre...

— Ce manuscrit que vous m'avez fait lire...

— C'est vous qui l'avez écrit. Et vous seul en connaissez la suite...

— Mais... quand aurais-je pu l'écrire ?

— Hier, en rentrant chez vous, juste après votre rencontre avec la jeune fille. Puis vous êtes revenu ici me l'apporter, et vous avez posé sur le siège arrière de votre voiture le deuxième parchemin. Celui que je ne voulais pas vous montrer...

— Pourquoi ne vouliez-vous pas ?

Chapitre troisième

— Parce qu'il est encore vierge... Maintenant, le soleil est assez haut dans le ciel. Souvenez-vous seulement de ce que je vous ai dit. »

Il prit congé de moi. Je restai quelques instants, debout, les yeux rivés sur la porte, puis, sans comprendre pourquoi, je courus le rejoindre.



Le pèlerin ne parut pas étonné de ma présence à ses côtés, mais il ne parla plus ni de Martheeka ni de ce qui me concernait. Il garda le silence. Il se contentait de marcher.

Nous ne nous accordâmes qu'une courte halte en début d'après-midi. Il avançait toujours au même pas mesuré, quelques mètres devant moi. Lorsque, à la nuit tombante, il déposa son baluchon au pied d'un arbre, je compris qu'il avait l'intention d'y passer la nuit. Où allait-il ? Je lui aurais bien posé la question, mais il s'était enfermé dans un mutisme obstiné qu'il ne paraissait pas décidé à briser de sitôt. Je m'assis donc sur l'herbe à ses côtés. Sortant de son sac une miche de pain, il m'en tendit une tranche et s'en servit une autre. Le soleil se couchait derrière les collines, et le ciel s'embrasa, puis s'obscurcit.

Un vieillard dans une tour

Le pèlerin s'était endormi, les bras serrés contre sa poitrine, comme pour protéger un objet qu'il aurait peur de se faire voler.

Je m'étendis, les yeux vers les étoiles, parmi lesquelles je pouvais deviner la silhouette gracieuse de Martheeka. Je revis ses yeux, sa bouche et sa longue chevelure sombre. Où était-elle, maintenant ? Elle aussi avait dû s'arrêter pour la nuit et devait certainement observer le ciel. La longue marche de la journée eut bientôt raison de ma rêverie et, le regard figé sur le visage si agréable de Martheeka qui me souriait tendrement, je m'endormis d'un seul coup.



Le lendemain matin, avant même le lever du jour, nous avons repris notre route à travers la forêt. Le pèlerin avait simplement posé sa main sur mon épaule et s'était levé sans rien dire, avait accroché son sac au bout d'un bâton.

Le soir, nous avons dîné dans une auberge. Le tavernier venait de nous apporter une bonne bouteille et avait attendu que nous la goûtions pour nous laisser seuls. Je levai mon pichet à hauteur de mes yeux et il en fit autant. Nous avons bu lentement. Une sorte de secret nous liait l'un à l'autre. Je l'avais suivi trop

Chapitre troisième

docilement, comme si ma conduite ne venait pas de moi, mais faisait partie d'un plan.

Nous avons couché dans la grange. Lorsque j'ai soufflé la lampe, je me suis senti soulagé. Pourtant, vers minuit, un léger bruit m'a éveillé. Je n'ai pas tout de suite ouvert les yeux : j'ai essayé d'identifier, puis de situer l'origine de ce bruissement. Entre les cils de mes paupières, j'ai pu voir le pèlerin fouiller dans son sac, puis en ressortir un objet qu'il garda dans le creux de ses mains. Il s'était assis et me tournait le dos, murmurant des mots que je ne pouvais comprendre. Légèrement éclairés par les rayons de lune qui filtraient par les planches disjointes du plafond, sa grande robe et son capuchon lui donnaient une allure fantomatique.

Il ne tarda pas à ranger l'objet dans son sac, puis à se rendormir. J'aurais voulu savoir ce qu'il faisait, mais je n'aurais jamais osé fouiller dans son sac.



Les jours s'écoulèrent. Nous marchions toujours, mais les longues journées de marche me paraissaient moins pénibles. Nous n'abordions plus ce qui touchait de près ou de loin à l'histoire étonnante de Martheeka et du Chevalier de Lumière. Pendant les longs moments de marche, nous restions silencieux. J'es-

Un vieillard dans une tour

sayais de deviner le secret de cette petite boîte noire que le pèlerin possédait. Chaque nuit, alors que je faisais semblant de dormir, que ma respiration se régularisait, il la sortait de ses affaires, murmurait des mots incompréhensibles et la replaçait dans son sac qui lui servait d'oreiller. Ma curiosité s'accroissait de jour en jour. J'avais enfin vu sa forme : une sorte de petite boîte à tabac en bois noir, sur laquelle un mot ou un dessin était gravé. Malheureusement, je n'avais pas encore pu distinguer ce qui se trouvait à l'intérieur et qui devait être très fragile. Il me donnait l'impression, en effet, de vérifier si le voyage n'avait pas endommagé le contenu.

Un soir où j'étais mieux placé pour observer, il me sembla apercevoir comme une clarté lorsqu'il ouvrit l'objet, une très faible lueur. Je me souviens avoir été frappé de surprise, car cette nuit-là était sans lune, et la grange où nous dormions se trouvait plongée dans la plus parfaite obscurité.

J'avais fini par perdre espoir d'en apprendre davantage, lorsque, bientôt, l'occasion se présenta.

Vers le milieu de l'après-midi, nous étions arrivés devant une auberge perdue au cœur de la forêt. Pendant qu'il cognait à la porte, le pèlerin me fit comprendre que notre marche s'arrêterait là pour aujourd'hui.

Chapitre troisième

L'aubergiste apparut bientôt et nous invita à pénétrer dans la salle où quelques voyageurs se trouvaient attablés devant de gros pichets de bière ou de vin.

Le pèlerin s'enquit d'abord d'une chambre libre, puis, baissant la voix, demanda à l'aubergiste :

« N'y a-t-il pas dans le coin un château appartenant à un riche souverain en exil ? »

— À deux heures de marche, effectivement, répondit l'aubergiste. Mais je ne peux vous dire si ce souverain est encore en vie. Personne n'a jamais eu de contact avec lui. Cela fait près de dix ans qu'il s'est installé là, tout seul, et nul ne l'a vu mettre le nez dehors.

— Merci beaucoup. Demain matin, pourrez-vous m'indiquer le chemin à prendre ? Je serai de retour avant la nuit. »

Lorsqu'il se fut éloigné, mon compagnon se tourna vers moi.

« Je dois m'assurer qu'il est toujours en vie. J'en aurai pour la journée. Tu pourras prendre un peu de repos car, après demain, la route sera longue. Tu veilleras sur mon sac. Fais en sorte que personne ne l'approche. »

Ce soir-là, je me sentis d'humeur gaie. S'il tenait tant à ce que je surveille son sac, c'est qu'il devait y

Un vieillard dans une tour

laisser la petite boîte. Durant la nuit, je ne cherchai même plus à feindre le sommeil : demain je saurais.



Dès les premières lueurs de l'aube, j'étais descendu déjeuner dehors. Mon compagnon dormait encore. J'attendais avec impatience le départ du pèlerin.

Il me quitta vers le milieu de la matinée. J'attendis une heure supplémentaire afin d'être sûr qu'une distance suffisante me séparât de lui, puis je regagnai la chambre et en fermai la porte à clé. J'ouvris avec hâte le sac du pèlerin. J'y trouvai facilement la boîte.

Mon regard se porta alors sur la gravure que j'avais prise pour un dessin. Malgré le graphisme compliqué des lettres, je reconnus mon nom ! Le choc fut si violent que je n'arrivai plus à détacher mes yeux de l'objet. Je ne sais combien de temps je restai ainsi avant de pouvoir me décider à l'ouvrir. Il ne se trouvait aucune serrure apparente. On eût dit une pièce de bois d'un seul tenant. Je savais pourtant qu'il y avait une ouverture ! Le pèlerin en vérifiait le contenu chaque soir ! Je la tournai plusieurs entre mes doigts, l'observant attentivement sous tous les angles. Rien. J'appuyais un peu partout avec l'espoir de déclencher un mécanisme secret. Tous mes efforts furent vains. Je posai l'objet sur le lit et allai chercher mon couteau.

Chapitre troisième

J'essayai avec la lame sans plus de succès. Je fus bientôt dans un état d'excitation tel que je me mis à cogner l'objet sur le bois du lit, pour le fendre. Un éclat a sauté, et je me suis arrêté, soudain calmé. Le pèlerin s'apercevrait à son retour que j'avais essayé de l'ouvrir. Je fus pris de panique. Que faire, maintenant ? Le contenu de la boîte était peut-être fragile. J'avais dû tout briser. Ce qui me désolait le plus, c'était de n'avoir rien appris, tout en ayant endommagé inutilement le coffret. J'hésitai à le remettre dans le sac. Il valait mieux, peut-être, que je parte avec, que je fuie le plus loin possible. Plus tard, l'ouvrirais avec une scie. Je le fis donc disparaître dans ma poche et quittai précipitamment l'auberge.



Ne connaissant pas la région, je pris le premier chemin qui se présentait. Je courais plus que je ne marchais. Une heures, deux heures, peut-être davantage. Je m'enfonçai dans la forêt sans que les épines ne pussent freiner ma course. Le pèlerin ne pourrait plus me rattraper. Je marcherais même la nuit.

Parfois, sans m'arrêter, je tâtais ma poche pour vérifier que je n'avais pas perdu le petit coffret de bois noir. Rassuré, j'accélérais ma course.

Un vieillard dans une tour

Le soleil disparaissait déjà derrière les collines, lorsque je découvris un lac. Ma fuite m'avait épuisé. Je décidai de me reposer au bord de l'eau. Je sortis le coffret de ma poche et essayai encore de l'ouvrir. Pourquoi mon nom y était-il gravé ? Alors que je réfléchissais, mon regard se noyait dans l'eau du lac où se reflétaient les nuages. J'y découvris soudain une silhouette sombre, juste derrière mon image et ne pus retenir un cri. Je me retournai précipitamment, tout en me levant du tronc où je m'étais assis.

Comment m'avait-il retrouvé si vite ?

Sans un mot, le pèlerin reprit le coffret que je tenais encore dans la main négligemment.

« Tu as essayé de l'ouvrir ? dit-il en regardant la partie abîmée de l'objet. Tu ne t'es pas douté que tu n'y arriverais pas ? As-tu vu ce qui est gravé dessus ?

— C'est... mon nom.

— C'est donc pour toi. Et tu l'auras. Pourquoi es-tu si pressé ? Ne t'inquiète pas. Chaque chose en son temps. Maintenant, retournons à l'auberge, il commence à se faire tard. La nuit risque de nous surprendre. »

J'avais dû tourner en rond, car le chemin du retour fut plus bref. Le pèlerin s'orientait facilement, malgré l'obscurité. Bientôt nous fûmes en vue de la lanterne éclairant le nom de l'auberge.

Chapitre troisième

Je ne fus pas mécontent de retrouver la salle bruyante où de nombreux clients achevaient leur repas. L'aubergiste posa à notre table un pichet de vin et partit dans la cuisine. Le pèlerin ne semblait pas m'en vouloir ; cela me rassura.

« Le châtelain est mort depuis cinq ans, me dit-il. Nous resterons ici un jour de plus. »



Le soleil était déjà haut, lorsque je m'éveillai. Le pèlerin était sorti. Je remarquai qu'il avait emporté son sac.

Arrivé dans la salle de restaurant, je ne vis personne, mais l'aubergiste sortit de la cuisine et m'appela :

« Votre ami vous a laissé un mot. »

Il me tendit un bout de papier plié que je relus plusieurs fois, ne pouvant y croire.

Continue ta route sans moi. Là où tu vas, personne ne peut t'accompagner. Je saurai te retrouver au moment voulu.

Je restai un moment sans trop savoir ce qui m'arrivait. Je ne savais ni que faire, ni où aller. Peut-être le pèlerin était-il retourné au château ? J'en demandai la route à l'aubergiste. Il m'expliqua le

chemin à prendre. Je me levai et pris la direction qu'il m'indiqua.

Jamais je n'avais écouté les oiseaux et le vent dans les feuilles des arbres avec autant d'attention. Je marchais lentement. Il me semblait reconnaître les lieux. Au détour du chemin, je rencontrai un étang, celui que j'avais pris la veille pour un lac. Sans m'en rendre compte, je m'étais trouvé sur le chemin du pèlerin... Soudain je fus surpris de découvrir une présence, de l'autre côté de l'étang.

La jeune fille était descendue de cheval et m'observait sans rien dire, peut-être depuis de longues minutes. Elle tira sa monture par la bride et longea la rive pour me rejoindre. Je sentis dans ma poitrine mon cœur battre plus fort à mesure qu'elle approchait. Elle s'arrêta bientôt devant moi.

« Bonjour, fit Martheeka.

— Bonjour, répondis-je. Vous habitez par là ?

— On m'a offert l'hospitalité au château.

— Celui dont le châtelain est mort, il y a cinq ans ?

— Précisément.

— J'étais justement en route pour y aller. Pouvez-vous m'y conduire ? »

Nous avons pris le chemin par lequel Martheeka était arrivée. Marchant côte à côte sans presque nous

Chapitre troisième

adresser la parole, nous nous sommes retrouvés dans un sous-bois encore humide de rosée.

« Regardez ! » dit-elle soudain.

Au milieu d'une clairière s'élevait un église de conception étrange. En plus de la porte principale, on pouvait discerner des ouvertures sur les côtés et des escaliers descendant jusqu'au sol en s'évasant. L'architecture rappelait davantage celle d'un petit château, avec ses chemins de ronde enlaçant de leurs spirales les deux grandes tours qui ornaient la façade.

« C'est la première fois que je vois une église ainsi bâtie. Regardez ces escaliers ! Ils semblent aboutir n'importe où. Ce doit être un vrai labyrinthe de pièces et de couloirs. »

Nous avons gravi les marches jusqu'à un parvis et poussé la petite porte jouxtant la grand portail aux pointes de diamant. C'était effectivement une église, comme le montrait l'agencement interne, mais je n'avais jamais eu l'occasion d'en rencontrer une semblable. Je remarquai que de petits escaliers grimpaient le long des murs et se perdaient dans des coins sombres, généralement derrière des colonnes. La jeune fille me prit par le bras et nous visitâmes le chœur.

Alors que nous faisons le tour du bâtiment, nous nous arrêtons au pied d'un escalier de pierres. J'imaginai Martheeka descendre les marches à la

Un vieillard dans une tour

tombée de la nuit, vêtue de sa robe blanche. La lune brillerait juste derrière la tour... Des images défilaient dans mon esprit. Des images venues d'un autre monde.

« Il faut que vous sachiez, Martheeka... Nous n'appartenons pas au même univers... En ce moment, nous vivons dans ton monde, dans celui du Chevalier de Lumière. Mais il se peut que, tout à coup, je me retrouve dans le mien...

— Rien ne doit nous séparer, affirma-t-elle. Il doit exister un moyen. Un moyen pour vous fixer dans ce monde...

— Le pèlerin... c'est le seul, il me semble, qui pourrait posséder ce pouvoir. Vous avez dû le voir, au château... N'y est-il pas retourné ?

— Il n'y a plus personne là-bas », dit Martheeka.

Le temps avait commencé à tourner et de gros nuages de pluie s'étaient mis à couvrir le ciel, puis de grosses gouttes se mirent à marteler le sol et un éclair illumina le ciel.

« J'aime bien la pluie. », dit-elle.

Nous rentrâmes nous réfugier dans l'église et attendîmes. Martheeka avait posé sa tête sur mon épaule. L'orage dura longtemps, si bien que la lumière du jour lentement déclina. Nous aurions aimé rester ainsi jusqu'à la fin des temps si cela avait été possible.

Chapitre troisième

Soudain, dans un éclair plus fort que tous les autres, était apparu cet étranger que j'aurais reconnu entre mille.

Le visage masqué par l'ombre de sa capuche, sa robe trempée par la tourmente, il était arrivé là on ne sait comment. Il nous était encore impossible de distinguer les traits de son visage. Il s'approcha silencieusement de nous.

« Vous saviez donc ? » demandai-je.

Il nous faisait face, maintenant, et j'aperçus, dans l'ombre de sa capuche, l'éclat métallique de ses yeux clairs.

« Oui », répondit-il simplement.

Martheeka prit mes mains et les serra fort dans les siennes.

« Vous trouverez dans la sacristie des vêtements plus appropriés pour la cérémonie », dit le pèlerin.

Nous traversâmes l'église jusqu'à la petite pièce. Là, deux robes noires nous attendaient. Nous les enfîlâmes. Martheeka finissait juste d'arranger ses cheveux qu'une étrange musique d'orgue rappelant celle d'un enregistrement passant à l'envers se fit entendre, nous invitant à regagner la salle.

Six cierges noirs étaient allumés sur un autel que recouvrait un drap rouge. J'eus un geste de recul, mais la jeune fille ne réagissait pas. Elle semblait comme

Un vieillard dans une tour

hypnotisée par une grande fresque murale. Au pied de l'autel, un grand cercle était tracé sur le sol, autour duquel on pouvait lire trois noms séparés par des sceaux de Salomon :

Adonai, Elohim, Tetragrammaton

Le pèlerin apparut derrière l'autel et, pour la première fois, je découvris les traits de son visage. Vêtu comme nous d'une longue robe noire, il portait de longs cheveux tirés en arrière qui formaient sur son front une pointe descendant presque jusqu'aux sourcils. Ses oreilles dégagées me parurent longues et anormalement pointues.

« C'est en ces lieux que furent unis ton père et ta mère, commença-t-il, s'adressant à Martheeka, dont le regard ne quittait plus le pèlerin.

« Votre union sera plus forte que toutes celles que l'on puisse imaginer. Vous appartiendrez l'un à l'autre jusqu'à votre mort. Ensuite, c'est vers moi que vous reviendrez. Entrez dans le cercle et prenez cette coupe d'argent. Maintenant, buvez. »

Il attendit que Martheeka ait bu, puis il prit la coupe et me la tendit.

Je la portai à mes lèvres et ne put retenir un haut-le-cœur dès la première gorgée. Elle contenait un liquide poisseux, tiède, au goût et à l'odeur écœurante. J'eus

Chapitre troisième

énormément de peine à la vider, luttant contre les nausées qui s'emparaient de moi, puis le pèlerin récupéra la coupe d'argent, alors que j'essuyais ma bouche, maculant le revers de ma manche d'étranges taches brunes.

« Maintenant, que l'union s'accomplisse. »

Puis il s'éloigna de nous, psalmodiant des phrases que je ne comprenais pas, mais qui me prenaient par l'intérieur. Je sentis une force inconnue, un désir violent m'envahir, et commençai à perdre conscience de ce que je faisais, enivré par l'étrange chant que le pèlerin maintenant hurlait, syncopant chaque phrase dans un rythme de plus en plus violent.



Lorsque je repris mes esprits, le silence me parut des plus profonds.

Je remarquai que les six cierges noirs placés autour du cercle étaient presque entièrement fondus. Combien de temps s'était-il écoulé ? Que s'était-il passé ?

Le pèlerin revint alors vers nous et nous tendit une page couverte de signes incompréhensibles qu'il nous fit signer à l'aide d'une plume trempée dans le même liquide visqueux et rougeâtre. Puis il reprit la feuille, la brûla au centre du cercle en marmonnant des mots inaudibles et se tourna vers nous.

Un vieillard dans une tour

« Vous appartenez désormais l'un à l'autre. L'un comme l'autre, vous avez accompli la moitié de votre tâche. La stabilisation temporelle dans cet univers s'est accomplie. La cérémonie est terminée. »

La jeune fille se blottit dans mes bras. Elle semblait émerger lentement de l'état de torpeur qui l'avait saisie à l'entrée dans l'église. Des mots s'échappèrent de notre bouche tandis que nous nous inclinions devant le pèlerin, des mots que je répétais mentalement, assez effrayé, tandis que nous retournions vers la sacristie recouvrir nos vêtements :

« Ad deum qui nunc oppressus resurget et triumphabit laus !... »

Le dernier cierge s'éteignit.

CHAPITRE IV

*L*a nuit coulait des nuages, répandant son miel sur la forêt baignée de silence. La pluie avait cessé. Pas le moindre souffle de vent n'agitait les feuilles. Nous nous sentions comme isolés du monde, à l'intérieur d'une immense coupole de cristal.

Mes perceptions s'étaient modifiées : j'étais devenu l'immortel spectateur du monde, immobilisé dans le temps.

Martheeka descendait avec moi l'escalier de pierres où je l'avais imaginée, vêtue de sa robe blanche. Son regard se perdait au-delà de l'horizon voilé par la nuit. La lune brillait juste derrière la tour... Nous avançons vers ces deux chevaux qui s'approchaient maintenant de nous, celui de Martheeka et un cheval blanc, avec une longue crinière et une queue comme un panache royal.



Je me souvenais très bien de la route à suivre. Derrière la troisième colline se trouvait le village. Il nous faudrait deux jours de voyage, deux jours merveilleux que nous traverserions dans cet état de demi-somnolence qui ne semblait plus vouloir nous quitter. Au matin du troisième jour, nous aperçûmes les premières maisons, les premiers champs cultivés. Finalement nous arrivâmes au village. Sur la grande place régnait déjà une activité importante. Nous attachâmes nos chevaux à l'anneau de l'abreuvoir et traversâmes les allées entre les étalages de fruits, de légumes ou de tissus. Nous remontâmes la rue de terre et atteignîmes les dernières maisons du village. Martheeka s'arrêta devant une demeure bâtie en pierres de taille, la dernière avant les champs.

« C'est ici. »

Elle ouvrit la porte et déverrouilla un volet. Le soleil pénétra dans la pièce, un grand séjour, avec une cheminée occupant presque tout un pan de mur.

« Montons, veux-tu ? » murmura-t-elle dans un souffle.



Chapitre quatrième

Durant tout le premier mois de notre nouvelle existence, Martheeka et moi avions tant à faire ! Je m'étais mis à confectionner de petites statuettes travaillées dans du bois, qui avaient beaucoup de succès sur le marché du village. Il arrivait parfois qu'un habitant vienne demander mes services pour sculpter un panneau de porte chez lui. Je m'étais aussi lancé dans la peinture et la décoration, ce qui avait fait de moi quelqu'un de reconnu et respecté. Ma réputation atteignit bientôt des bourgs voisins, grâce aux échanges des jours de marché. On me pria un jour de décorer une grande salle publique dans un village situé à plusieurs jours de cheval de chez nous. Devant ce succès, je faillis me laisser aller à apprendre aux habitants le principe de l'imprimerie, qui leur était encore inconnu, ou à leur faire découvrir l'électricité. Certaines personnes, commençant déjà à trouver étrange le nombre de mes connaissances, je rejetai ces idées qui, au fond, auraient risqué de détruire l'équilibre de leur civilisation et d'en créer une aussi pourrie que celle d'où je venais.

J'avais donc commencé à travailler à un triptyque de plus de deux mètres de haut, dans ce village éloigné du nôtre. J'avais dû me résigner à de longues journées de solitude loin de Martheeka. Le soir, je ne pouvais m'empêcher de penser à elle. Je faisais mon possible

Un vieillard dans une tour

pour m'adonner entièrement à mon travail, pour m'occuper l'esprit. Cependant le cœur n'y était plus. Je me surprénais à mâchonner mon pinceau, les yeux dans le vide.

Quand j'eus fini mon travail au bout de la deuxième semaine, je pris la route du retour. J'accrochai mon sac contenant quelques bagages à la selle de mon cheval et partis. Je chevauchai toute la nuit et traversai atteignis le premier village au lever du jour. Sur la place, un bûcher était dressé. Quelques hommes d'armes en achevaient les préparatifs. J'interpellai l'un d'eux, qui m'informa :

« Une jeune femme a été jugée et condamnée pour sorcellerie. Elle va être exécutée sur la place. Vous allez la voir bientôt. »

Peu à peu, les habitants apparurent, noircissant l'espace autour du bûcher, contre les barrières destinées à empêcher les gens de venir trop près. Je me trouvai bloqué au premier rang. La foule s'écarta alors pour laisser le passage à un cortège macabre. Un prêtre ouvrait la marche, une grande croix de bois brandie comme un oriflamme. Suivaient quelques hommes d'armes entourant une fine silhouette revêtue d'une chasuble noire, qui me rappelait la cérémonie de notre union. Lorsque je pus distinguer son visage, mon cœur se serra horriblement : les yeux, d'un éclat métallique,

Chapitre quatrième

étaient dépourvus de toute peur. Sur son passage, chacun détournait son regard ou se voilait le visage. La jeune femme regardait droit devant elle : accompagnée par deux soldats, Martheeka gravissait les marches du bûcher. Immobilisé, ne comprenant pas ce qui se passait, totalement impuissant, je me mis à pleurer.

Le prêtre parla d'une voix dénotant son désarroi. Il bégaya plusieurs fois, se reprit sans pouvoir achever son discours. Martheeka avait posé sur lui son regard glacé, tandis que les flammes montaient, crépitantes, ne pouvant couvrir les cris.

Je ne compris pas la suite, car une main m'avait saisi et m'entraînait dans la foule. Une poigne si dure qu'il m'était impossible de me dégager. Nous fûmes bientôt à l'écart.

« Que se passe-t-il ? » hurlai-je au pèlerin.

Il me désigna le ciel tout en m'entraînant vers les chevaux. D'immenses nuages noirs et grondant s'accumulaient. Ce fut extrêmement rapide. Un immense éclair, un grondement d'apocalypse, puis ce fut le déluge. Des hurlements retentirent de toute part. Le brasier s'éteignit presque immédiatement, et l'eau monta dans les rues. Il y eut des craquements, une maison s'écroula, puis deux, écrasées puis emportées par les vagues. En peu de temps, les rues devinrent des torrents de boue.

Un vieillard dans une tour

« Le pouvoir des eaux ! » cria le pèlerin, alors que nous atteignions la colline. Du promontoire, on voyait le village enveloppé d'un immense nuage noir zébré d'éclairs. Les eaux s'écoulaient toutes vers la place centrale, engloutissant la population. Certains avaient réussi à échapper au cataclysme et refluèrent vers les collines proches en hurlant à la malédiction, mais des vagues nées de nulle part les fauchaient pour les engloutir aussitôt. Là où quelques instants auparavant se trouvait le village naissait un fantastique tourbillon dont le cœur était le bûcher et qui, maintenant, plongeait vers le centre de la terre, comme un gouffre sans fond. Le pouvoir des eaux...

Je sentis au fond de moi comme une immense tristesse à laquelle se succéda un sentiment confus dont la violence s'affirma peu à peu. J'étais pris par l'intérieur, bousculé, déchiré. Cela ressemblait à de la haine. Une haine à l'égard des hommes, d'une force inouïe. Tout, autour de moi, me parut froid.

Une vision s'imposa, m'obligeant à fixer l'image irréaliste de ce cavalier aux vêtements lumineux montant un cheval blanc : un tourbillon démesuré entraînait dans sa ronde une épave de bois noir ressemblant à un cercueil, comme une boîte à tabac à l'intérieur de laquelle je devinais la puissance.

CHAPITRE V

L'encre de la nuit se diluait lentement, cédant la place à cette clarté laiteuse des premiers balbutiements de l'aube. Le paysage aux roches calcaires était recouvert à perte de vue par des buissons épineux et secs. Une odeur de thym et de sauge montait depuis l'horizon, filtrant à travers les bruyères.

J'ouvris les yeux sur un ciel bleu sombre où s'éteignaient une à une les étoiles. Une légère brise me fit frissonner et remonter le col de mon manteau. Que faisais-je là, couché à même le sol ? Que s'était-il passé ? Je me souvenais encore du déluge et de l'anéantissement du village, de Martheeka... mais ensuite ?

Je me redressai complètement pour scruter les alentours. Un bruit de moteur me fit sursauter. Je fis quelques pas parmi les bruyères et retins un cri de

Un vieillard dans une tour

surprise à la vue de cette route goudronnée et de cette voiture garée sur le bas-côté : ma voiture !

Je courus sur la chaussée jusqu'à elle. Au fond de ma poche, je découvris un trousseau de clés. Quelques minutes plus tard, je roulais vers la ville. Un camion me croisa, puis une file de voitures. Plein d'amertume, je refis connaissance avec la ville, ses embouteillages, ses feux, l'agressivité de ses habitants... Je haïssais ces hommes et ces femmes sans âme, tous étrangers les uns aux autres. Je quittai bientôt la grande avenue et m'engageai dans une petite rue perpendiculaire, moins passagère, où je savais y retrouver le petit immeuble où j'habitais. Par miracle, je trouvai une place pour garer ma voiture. J'allais en sortir, lorsque mon regard tomba sur ce que je pris tout d'abord pour un livre, sur la banquette arrière. Je le saisis, l'ouvris et ne pus m'empêcher de sourire en reconnaissant un parchemin vierge.

Lorsque je passai devant sa loge, la concierge m'interpella :

« Quelqu'un est venu vous voir tout à l'heure. Je lui ai dit que vous étiez parti hier matin et que vous n'étiez pas encore rentré. Il repassera.

— Hier matin ?

— Non, tout à l'heure. »

Chapitre cinquième

Quelque chose m'échappait. Ne pénétrant pas les mystères du temps, je dus renoncer à comprendre le phénomène.

J'habitais au dernier étage de l'immeuble. Arrivé chez moi, je filai droit à mon bureau, écartai sans ménagement les feuillets de *L'Histoire à travers les contes et légendes* et posai le parchemin sur ma table. Je ressentais un besoin pressant d'écrire ce qui s'était passé depuis le jour où Martheeka avait quitté son village décimé par le Chevalier de Lumière : notre rencontre, notre mariage, sa mort horrible...

J'y passai la journée entière. Par moments je m'arrêtais, épuisé. Et puis les images remontaient, je revoyais Martheeka, mon cœur se serrait. La rage me reprenait et je poursuivais... J'avais fini par allumer ma lampe pour relire et corriger mon récit, car il se faisait tard. Lorsque j'atteignis la dernière ligne, je m'avouai satisfait.

Maintenant que j'avais rempli le deuxième parchemin, je n'avais plus rien à faire ici. Demain, j'apporterais le parchemin à la chapelle. Je reverrais le pèlerin...

« Bonsoir. »

Je me figeai, puis me retournai vers l'homme qui venait de parler. Je ne pus masquer le plaisir que me procurait la vue de cet homme vêtu de noir.

Un vieillard dans une tour

« Le parchemin est prêt, dis-je. J'ai passé toute la journée dessus.

— Le deuxième acte s'est achevé », dit-il, sortant avec lenteur de son manteau un nouveau cahier qu'il me tendit.

« En voici un autre... pour plus tard. Range-le soigneusement. »

Je le pris et le déposai dans le tiroir de mon bureau, puis lui amenai celui que j'avais rédigé ce jour-là. J'avouai ma gêne au pèlerin :

« J'ai l'impression de ne plus être chez moi... Tous ces gens me sont devenus étrangers...

— Tu n'es chez toi nulle part, dit-il d'une voix sombre. Quelle importance ?

— Qu'est-il arrivé à Martheeka ? »

Il sortit d'une poche un paquet de photographies étranges. Chaque feuille était comme un trou, une fenêtre, à travers laquelle on pouvait voir l'image avec autant de profondeur que dans la réalité, une photographie tridimensionnelle. Toutes représentaient Martheeka dans des vêtements de différentes époques.

« Voici la dernière », dit le pèlerin en m'en tendant une où je vis la jeune fille vêtue de la robe blanche que je lui connaissais.

« Et voici la précédente.

— Elle est très belle, soufflai-je, admiratif.

Chapitre cinquième

— Ce n'est pas elle. »

Je sursautai.

« C'est sa mère. »

La ressemblance était extraordinaire. Je comparais les deux photos, lorsque le pèlerin tira une autre du paquet :

« Sa grand-mère. »

Puis une autre, et une autre encore...

« Aucune n'a jamais connu sa mère. Car c'est en réalité toujours la même, depuis le début des temps... a vécu sans se douter de rien jusqu'à la naissance de Martheeka. Les tortures atroces qu'elle subit lui coûtèrent la vie et firent éprouver à son compagnon une haine absolue envers le genre humain. »

À l'intérieur de moi, je savais bien que je ressentais la même douleur, le même besoin que cet homme.

« Je veux retourner là-bas, dis-je avec fermeté, la rage au cœur.

— Retrouve-moi à la chapelle demain soir. »

Le pèlerin se leva et sortit. Je restai près de la fenêtre, essayant de distinguer les étoiles à travers le voile laiteux qui recouvrait la ville.

Le temps était à la pluie, à cette pluie sale des villes, qui vous colle à la peau. Une sensation bien désagréable.



Toute la matinée, je tournai en rond, faisant de pièce en pièce le tour de l'appartement, avec le sentiment de perdre mon temps dans un monde qui m'était devenu étranger. Qu'était-il advenu de moi ?

Vers midi, malgré la pluie, je me décidai à sortir et me retrouvai dans la rue, parmi les gens pressés. Je m'aperçus que je ne prêtais plus aucune attention aux vitrines des magasins, ni à personne autour de moi. Je me retrouvai ainsi devant une tasse de café sans savoir quand j'étais entré dans ce bar. Une jeune femme, en face de moi, me parlait, mais je n'écoutais pas. De l'autre côté de la baie vitrée, c'était la rue et la pluie. Des gens et des voitures qui circulaient en tous sens... Un court instant je revins à la surface.

« Tu sais que tu peux compter sur moi, disait la jeune femme. Je voudrais tant t'aider... »

Elle posa sa main sur la mienne, les yeux mouillés de larmes. La situation était gênante. Je me levai pour y mettre un terme.

La pluie me fit du bien, me rendant mes esprits.

Je descendis l'avenue et me jetai littéralement dans ma voiture, sans pouvoir amorcer le moindre mouvement pendant de longues minutes. Les gouttes

Chapitre cinquième

d'eau crépitaient sur la vitre. Je n'entendais et ne voyais plus qu'elles.



Dans la grisaille sombre et lourde, la route s'échappait de la ville, s'élançait à l'assaut des collines et se perdait dans les gorges calcaires au fond desquelles un maigre torrent roulait ses eaux peu profondes. Je traversai quelques villages endormis et aboutis sur un immense plateau couvert de pieds de lavande. La route était droite, maintenant. Je pris de la vitesse.

Soudain la falaise, à travers l'épais voile gris du brouillard. Je pris conscience du danger et freinai brusquement. Les pneus crissèrent et me tirèrent de la somnolence dans laquelle j'avais commencé à entrer. Ralentissant, je m'engageai sur l'étroite route sinueuse qui n'en finissait plus de descendre. Au fond de la gorge, un pont, puis de nouveau l'escalade... Au sommet, cette fois-ci, un paysage vallonné et sauvage s'étendait à perte de vue. À un croisement, j'empruntai cette petite route sur la droite... parcourus quelques kilomètres, puis garai la voiture un peu à l'écart.

Le jour s'achevait lentement sans qu'on n'ait pu voir percer le soleil. La pluie avait cessé et la terre libérait toute une palette de parfums. Le chemin me parut court jusqu'à la chapelle, bien que j'aie marché lentement.

Un vieillard dans une tour

La nuit s'était presque installée lorsque je pénétrai dans la nef. Soudain plusieurs cierges s'embrasèrent simultanément, repoussant l'obscurité jusqu'au trou noir de la porte. Le pèlerin se trouvait au pied de l'autel. Il tendit vers moi le petit coffret noir pas plus gros qu'une boîte à tabac sur lequel était gravé mon nom.

« Ce soir l'éternité s'ouvrira », dit-il.

La petite boîte s'ouvrit facilement, et mes yeux s'agrandirent à la vue des deux sphères lumineuses qu'elle contenait. Les deux billes brillaient d'un éclat si insoutenable que je dus détourner mon regard. Je devinai qu'elles devaient posséder un pouvoir immense. Le pouvoir dont j'avais besoin pour mener à bien mon œuvre.

Je restai muet et immobile devant cette puissance concentrée en ces deux billes. À quoi étaient-elles destinées ?

Le pèlerin me regardait de ses yeux clairs et métalliques. Il me désigna enfin l'une des billes.

« Cette sphère est une étoile. Elle t'apportera le pouvoir de la lumière. Une fois fondue en toi, elle te possédera, et son pouvoir sera maximal le jour du treizième anniversaire de ta fille... »

Le pèlerin prit l'écrin et le posa, toujours ouvert, sur une table basse. Il s'échappait d'elle une clarté

Chapitre cinquième

merveilleuse. Les deux sphères paraissaient palpiter légèrement, comme au rythme d'une respiration intérieure.

« Et l'autre ? » demandai-je.

Le pèlerin ne répondit pas. Nous observâmes alors un long moment de silence durant lequel je fis un retour sur moi-même. Je revis chaque étape de ma vie. Une vie qui ne m'avait peut-être jamais appartenu... Qui étais-je en réalité ? J'eus soudain un frisson à la pensée que l'avenir allait bientôt me découvrir mon identité réelle et me dicter ce que j'avais à faire.

« Allonge-toi », dit-il en me montrant l'autel.

J'obéis. La pierre était froide. Je sentis mon corps se raidir soudain.

Le pèlerin retira alors délicatement une des sphères lumineuses de l'écrin et la déposa précautionneusement sur ma poitrine découverte. Je ressentis une légère brûlure, puis une vague de tiédeur qui détendit tous mes membres. Il retira ensuite la seconde sphère et la logea sur mon nombril. J'étais maintenant complètement détendu, percevant à peine les paroles qu'il prononçait. Mes paupières se fermèrent d'elles-mêmes. Une douce musique me portait à travers un ciel percé d'étoiles vertes, rouges et bleues à l'éclat insoutenable. Je voguais dans un espace dépourvu de toute hostilité. Un espace qui m'appartenait.

Un vieillard dans une tour

Puis, lentement, très lentement, les astres s'éteignirent un à un, et le noir redevint uniforme. Quelque chose de chaud se promenait sur ma peau, remontant jusqu'à mes yeux, puis se faufilant dans mes cheveux. J'entrouvris les paupières. Une vague forme ondulait tout près de mon visage... une forme que je devinais plus que je ne voyais. Deux lumières pâles me fixaient. Deux yeux dont je reconnaissais l'infinie tendresse. Je tendis les bras. Les yeux approchèrent jusqu'au moment où je sentis le contact des lèvres sur les miennes.

« Martheeka ! » soufflai-je.



Mon réveil fut très progressif. Je reconnus peu à peu l'église où notre union avait été célébrée. Martheeka était assise près de l'autel. J'essayai de chasser les derniers voiles embuant encore mon esprit, tandis que mes souvenirs s'affirmaient peu à peu. Je pris Martheeka dans mes bras pour m'assurer de sa réalité, pris par un bonheur indicible, puis me levai, cherchant autour de moi l'entrée de l'église. Je pris la main de la jeune femme et me dirigeai vers la grande porte ouverte sur la nuit. Sur le seuil, je fus pris d'un malaise et dus me retenir au mur pour ne pas m'effondrer. Un immense brouillard masquait le

Chapitre cinquième

paysage. C'était comme un trou vaguement lumineux. Martheeka m'aida à descendre les marches. Comme saisi d'un horrible pressentiment, je me retournai et criai. Le brouillard nous entourait complètement. Tout, autour de nous, n'était plus que clarté laiteuse. Même le sol avait disparu. Je pris Martheeka par les épaules et la serrai contre moi si fort qu'elle finit par gémir doucement. Ce qui nous entourait semblait la laisser indifférente. Son calme finit par me gagner. J'allais mieux, maintenant. L'angoisse me quittait. La brume se dissipait, laissant poindre des étoiles aux couleurs chatoyantes. J'eus le sentiment que nous approchions de notre demeure. Notre vraie demeure : celle d'où était issue Martheeka.

Une boule énorme, suspendue au-dessus de nos têtes, tournait lentement sur elle-même. Plus loin, dans l'espace, une sphère lumineuse occupait le quart de notre champ visuel : un soleil... bleu. Nous approchions de notre planète.

Martheeka s'approcha de moi.

Lorsque, après son baiser, j'ouvris les yeux, nous étions dans un parc d'une beauté grandiose et surnaturelle.

CHAPITRE VI

Si l'on suit le chemin de terre et que l'on s'enfonce dans le bois, on s'aperçoit rapidement que celui-ci gravit la pente de la colline pour aboutir bientôt à un plateau dominant la plaine. C'est là que se situe le château, l'immense demeure qui est la nôtre. Sur l'autre versant, plus doux, s'étale le parc sauvage et ses labyrinthes de haies épineuses. Une rivière s'y perd et reparaît plus bas, non loin de l'échiquier géant sur lequel se déroulent d'étranges batailles organisées, chaque année, pour célébrer la fin de l'hiver, par des souverains sanguinaires qui occupent eux-mêmes la place du roi et dirigent la partie.

Je n'ai, personnellement, jamais encore eu l'occasion d'assister à cette fête, mais les habitants de la contrée m'en ont souvent parlé. Lorsqu'un pion est pris, il est exécuté sur place, à l'exception toutefois de

Un vieillard dans une tour

la reine, qui, pouvant resservir, se voit bénéficier d'un sursis jusqu'à la fin de la partie. Chaque joueur possède un sabre bien affûté, permettant de trancher une tête sans difficulté et d'un seul coup. Le roi perdant ayant été décapité, ses terres et son château reviennent au gagnant. C'est à ce moment que la fête proprement dite commence : bal, banquet, feux d'artifice, rien n'est omis. Les femmes, dans leurs plus belles robes, exhibent les bijoux les plus rares, pendant que les hommes font leur possible, par des prouesses physiques ou intellectuelles, pour se faire remarquer et admirer. Une sorte de foire du m'as-tuvu, avec le faste en plus.

Je déambulais seul le long des allées désertes du parc, l'esprit occupé par le sentiment désagréable de m'être laissé manœuvré par une force supérieure... Et le pèlerin tirait les ficelles... et riait. Riait ! Il y avait longtemps que je ne l'avais vu...

Du banc sur lequel je m'étais installé, je pouvais suivre la fine silhouette de Martheeka se promenant sur la pelouse, devant le château. J'avais l'impression de tourner en rond. Ma tête reposait lourdement entre mes mains, lorsqu'il me sembla entendre des pas tout près de moi. La voix de Martheeka me fit sursauter.

« J'ai à te parler. Allons dans le grand labyrinthe. »

Chapitre sixième

Nous avons suivi la rivière jusqu'aux première haies épineuses avant de nous engager dans les allées étroites aux multiples ramifications. De temps en temps une tonnelle abritait un banc. Nous avons marché une bonne heure avant de nous asseoir sur l'un d'eux. Le soir tombait déjà. Un soir grisâtre et brumeux. Il allait certainement pleuvoir. Peut-être même un bon orage. D'épais nuages inondaient le ciel.

« J'attends un enfant », dit Martheeka.

Elle me parla encore, mais je n'écoutais plus, plongé dans ma torpeur, incapable du moindre mouvement. Un grondement sourd dans le lointain. L'orage serait bientôt sur nous. Des corbeaux passaient, mêlant leurs croassements au bruissement des feuilles de la tonnelle. L'atmosphère se fit lourde et se chargeait d'électricité. Un vent tiède se levait comme pour nous prévenir. Côte à côte, immobiles, nous ne pensions à rien.

« Il commence à pleuvoir, dis-je. Nous devrions rentrer. »

Je me levai et la prit par l'épaule. Le chemin sembla interminable sous cette pluie de plus en plus serrée. Les allées s'obscurcissaient. Les croisements ne furent bientôt plus que des trous noirs dans lesquels nous nous engagions résolument. Nos vêtements, nos cheveux nous collaient à la peau.

Un vieillard dans une tour

« Nous n'aurions peut-être pas dû aller si loin...
Nous ne voyons plus rien. »

La jeune femme s'arrêta soudain.

« Nous nous sommes trompés. Regarde. »

Nous approchions d'une petite cabane de bois que nous n'avions pas croisée à l'aller. J'allumai mon briquet et nous pénétrâmes dans la petite pièce, une sorte d'abri pour chasseurs. Une lit, une table, une chaise, et une lampe à pétrole. Une lumière un peu sale inonda bientôt la cabane. Dans l'angle, un poêle à bois et des bûches. Lorsque les flammes ronflèrent, nous étendîmes nos vêtements devant le feu et nous réchauffâmes près du poêle.

« Martheeka, dis-je. Te souviens-tu de tout ? »

Martheeka se serra contre moi.

« Que veux-tu dire ? »

Je décidai de tout lui raconter depuis sa condamnation au bûcher.

« J'étais peut-être morte sur Terre. Mais pas ici », dit-elle.

Nous restâmes un moment silencieux, et nous nous allongeâmes sur le lit. J'éteignis la lampe. Dehors, l'orage battait son plein et la pluie crépitait sur les planches de la toiture. Un éclair parfois illuminait la pièce, mais plus rien n'aurait pu nous déranger.



Au matin, l'orage avait cessé. Une pluie fine et serrée coulait d'un ciel uniformément gris. Nos vêtements étaient secs, mais, dehors, le sol était détrempé. La jeune femme me rejoignit et posa sa tête sur mon épaule tout en regardant dehors.

« Le chemin n'a pas d'issue », dit-elle, montrant une table, au bout du chemin, où reposait un dé d'une cinquantaine de centimètres d'arête. Une idée me vint à l'esprit.

Nous nous retrouvâmes trempés jusqu'aux os avant même d'avoir atteint la table. Le dé était, malgré sa taille imposante, très léger. Je le lançai. À peine s'immobilisa-t-il que le sol se déroba sous nos pieds comme s'il pivotait autour d'un axe.

« 6 ! » cria Martheeka.

Un chemin s'ouvrit alors devant nous.

Nous reprîmes notre marche, pateageant dans la boue grasse des allées. Nous progressions au hasard. Resterions-nous définitivement prisonniers du labyrinthe ? Et ces nuages qui ne nous permettaient même pas de nous orienter au soleil !

Il nous arriva de nous trouver plusieurs fois dans une impasse devant un dé. Si le 6 ne sortait pas du

Un vieillard dans une tour

premier coup, nous étions obligés de retourner sur nos pas à la recherche d'un autre chemin.

Lorsque le dé s'arrêta sur le 1, je me retrouvai d'un coup à la sortie du labyrinthe. Seul.



La première colline franchie, je me trouvai face à la mer. D'immenses vagues de fond venues du large roulaient sous la surface des eaux pour éclater sur les roches acérées, au pied des remparts qui longeaient le littoral.

J'escaladai un éboulis de pierres taillées pour rejoindre le chemin de ronde mouillé par les embruns. Je n'avais rencontré personne depuis mon départ. Au fil des heures, j'avais presque fini par admettre que j'étais seul à errer en ce monde... Martheeka commençait même à perdre lentement de sa réalité pour devenir une image de conte pour enfants. J'avançais machinalement sans prendre garde aux dalles glissantes qui défilaient inlassablement sous mes pieds, les yeux fixés sur la ligne infinie de cette ancienne muraille. Je me désolidarisais peu à peu de mon corps que la fatigue avait délaissé, pour m'observer de loin, de plus haut... Soudain, à travers le bruit monotone des vagues, je crus discerner un appel venant de la mer.

Chapitre sixième

Je m'arrêtai, scrutant l'horizon nu. Ce devait être le vent du soir... Mais, au bout de quelques pas, je me figeai à nouveau. C'était bien mon nom que l'on criait. Mon regard balaya de nouveau l'étendue de l'océan. Vainement.

Une impression de déjà vu, de déjà entendu...

La voix de nulle part insistait encore, mais plus faiblement. Comme si le film se déroulait à l'envers, remontant le temps et l'espace, je me laissais bercer par les douces vagues du passé ou d'un autre temps. Cette voix, j'étais tout près de m'en souvenir... Pourtant une barrière immatérielle me l'interdisait, me ramenant chaque fois à une personne dont les intonations ou le vocabulaire se rapprochait de celle-ci sans jamais me convaincre vraiment. J'attribuais à cette voix mille visages qui s'effaçaient tour à tour. Je pensai même à ma mère ou à mon père, que je n'avais jamais connus. Mes souvenirs buttaient au jour où je m'étais éveillé dans un fossé, non loin de cette ville qui fut la mienne depuis, mais n'arrivaient pas au-delà.

Cependant, le vent de la mer insistait, cherchant le moyen de faire renaître en moi les souvenirs oubliés. Mon attention se relâchait progressivement, jusqu'à ce que je découvre la barque, balancée comme un bouchon, au pied des remparts, au-dessous de moi. Un homme, debout à l'arrière, me faisait de grands signes.

Un vieillard dans une tour

Je m'éveillai pour lui demander si c'était lui qui m'appelait. Il répondit négativement de la tête.

« Ne restez pas là ! me cria-t-il. Les routes se couvrent d'eau, l'inondation gagne l'intérieur des terres !

— Je vous remercie, mais tout va bien ! » m'entendis-je répondre.

D'un habile coup de pagaie, il orienta sa barque vers le large et s'éloigna. Je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'un point noir sur la tache d'encre de la mer, puis me retournai : de l'eau, à perte de vue... Seule la muraille sur laquelle je me trouvais émergeait encore. Je me remis en marche. Il aurait été imprudent de m'attarder davantage. Il me fallait rejoindre le radeau au plus vite, avant la grande marée qui recouvrirait tout.

Je m'aperçus bientôt que mes pieds étaient mouillés et que les remparts s'enfonçaient dans la mer. Dans mon dos, une ligne résolument droite se perdait dans le brouillard, faisant naître en moi un sentiment proche de la terreur. À cent mètres d'ici, un radeau se balançait mollement et son mât oscillait tel un métronome. J'arrivais quelques minutes trop tard. Il me fallait le rattraper coûte que coûte, malgré le courant violent qui tirait sur mes jambes et me déséquilibrait. Lorsque l'eau atteignit ma poitrine, il devint impossible de

Chapitre sixième

marcher. Je dus, malgré ma peur, m'élaner à la nage, en évitant de me retourner. Le court instant que je mis pour rejoindre l'embarcation me parut infiniment long, si bien que, lorsque je m'écroulai sur les planches, j'éclatai d'un rire nerveux entrecoupé de pleurs.

Je restai ainsi couché, le visage enfoui dans mes bras, peut-être des heures, peut-être des jours... Il était probable que j'avais perdu connaissance. Je ne relevai la tête que lorsque le radeau s'immobilisa sur le sable d'une petite plage que surplombait une falaise. Un sentier étroit l'escaladait jusqu'à son sommet. Là, un phare était érigé. J'y rencontrerais sans doute le gardien qui m'indiquerait mon chemin...

En fait de phare, c'était plutôt la tour d'un château détruit il y a très longtemps. Celle-ci, restaurée, devait abriter un pêcheur ou un ermite que le monde effrayait. Je gravis l'escalier jusqu'à cette immense pièce aux murs couverts de tentures sombres.

« Y a-t-il quelqu'un ? » criai-je.

La voix de la mer répondit à mon appel. Je cherchai rapidement dans la semi-obscurité le visage qui lui appartenait et découvris un vieillard enfoncé dans un immense fauteuil. Ses vêtements loqueteux contrastaient avec le faste de la pièce. Il m'observait.

« Tu n'as pas tellement changé », dit-il.

Un vieillard dans une tour

J'essayai de deviner ses traits sous la barbe grise qui mangeait son visage buriné. Effectivement, il me semblait le connaître.

« Oh ! il serait bien surprenant que tu te souviennes de moi... »

Le vieil homme se leva et tira les tentures qui dégagèrent d'immenses baies vitrées, tout autour d'une pièce circulaire.

« Regarde. »

Je m'approchai pour contempler le paysage. Tout autour, jusqu'à l'horizon : la mer, d'un bleu profond.

« Ce ne doit pas être bien drôle de vivre ici, dis-je. Il ne doit rien y avoir de pire... »

— Le pire... dit le vieillard, c'est d'atteindre son but. Ici, je suis parfaitement heureux. Aucun but. Rien. Rien ne peut m'arriver. »

Il referma les rideaux, replongeant la pièce dans la pénombre.

« Redescends sur la plage. Quelqu'un viendra t'y chercher. »

Je pris congé de mon hôte et retrouvai l'air frais de la mer. Amarré à un rocher, un esquif attendait. J'embarquai, et le marin lança aussitôt le moteur. Sans nous poser la moindre question, nous effectuâmes la traversée.



Le vieillard et sa tour avaient disparu depuis longtemps, lorsque le matelot, arrêtant la barque, laissa au courant le soin de nous guider. L'horizon s'estompa, tandis qu'un cercle de brume de plus en plus dense se refermait sur nous. Je ne distinguais même plus l'eau.

« Nous sommes arrivés. Vous pouvez débarquer. »

Ne voyant plus le sol, j'hésitai.

« Vous êtes sur la terre ferme. Vous n'avez rien à craindre. »

Effectivement, mon pied rencontra le sable. Je fis quelques pas. Le brouillard se dissipait.

À ma grande surprise, le sable que j'avais pris pour celui d'une plage n'était autre que celui d'un désert immense, plat, uniforme. Le pèlerin était devant moi, la capuche rabattue sur ses yeux.

« Ta fille est vraiment magnifique, dit-il. Martheeka a beaucoup regretté que tu sois si longtemps absent. Elle ne pouvait pas savoir que tu errais sur les mers ! J'aime bien le nom que vous lui avez donné. Meïna... C'est doux. »

J'étais incapable de parler. Je devais être très pâle. Il me paraissait impensable d'être resté si longtemps loin d'elle. L'image de Martheeka me revenait en mémoire.

Un vieillard dans une tour

Demander de ses nouvelles me paraissait au-dessus de mes forces.

« Pauvre Martheeka, continua-t-il. Elle fut très courageuse jusqu'au bout. C'est dommage qu'elle n'ait pu voir sa fille. Elle aurait été si heureuse... Hélas, ses yeux se sont fermés trop tôt... »

Je n'écoutais plus. J'avanciais inconsciemment sur le sable fin et chaud du désert, me frayant un passage parmi la foule d'images qui m'assaillaient de toutes parts.

« Regarde comme elle est belle ! »

Je m'arrêtai et fis face au pèlerin, qui tenait le nouveau-né dans ses bras, bien enveloppé dans une couverture. Ce fut les yeux qui me fascinèrent. Deux grands yeux d'un bleu limpide... Les yeux de Martheeka.

« À son âge, Martheeka était tout à fait semblable », ajouta le pèlerin.

J'avais pris Meïna dans mes bras et la contemplais. Le seul lien qui restait entre la jeune femme et moi... J'aurais aimé ne pas pleurer en l'embrassant.



De retour au château, une nourrice s'occupa de l'enfant. Le pèlerin m'abandonna pour quelques jours. De mon côté, j'avais l'impression de ne vivre que pour

Chapitre sixième

Meïna, qui savait occuper mes journées. Pourtant, le soir, avant de m'endormir, j'aimais revoir les les jours heureux que j'avais passés avec sa mère, Martheeka. Je me faisais l'effet d'un vieil homme ayant vécu sa vie, qui se résigne à laisser sa place. Mon rôle étant achevé, le pèlerin me reconduirait bientôt jusqu'aux portes de mon univers.

Durant ces quelques jours, j'errai le long des allées du parc. Les gens du pays attendaient la grande fête et s'y préparaient avec enthousiasme. Les noms des deux rois qui s'opposeraient venaient d'être rendus publics, de même que l'identité des reines qu'ils avaient choisies. L'un des deux souverains se présentait pour la quatrième fois consécutive, selon les chroniques... Mais j'étais à mille lieues de ces réjouissances : à l'époque, j'aurais sans doute rejoint mon pays.

Le pèlerin ne tarda pas. Il se présenta à moi le soir su cinquième jour. J'arpentais, comme à mon habitude avant d'aller me coucher, les sentiers proches du château. Aux abords de la chapelle, il me parla des lieux, du temps, de la fête même, s'enquit de la santé de Meïna, puis :

— Il va falloir t'occuper tout seul de Meïna, dit-il. Et cela jusqu'à son treizième anniversaire. Ensuite... »

Je levai mon regard vers lui.

Un vieillard dans une tour

« Ensuite, continua-t-il, Meïna vivra sa vie. Toi, la tienne... Moi, j'aurai beaucoup à faire à partir de ce jour-là... »

La lune se levait lentement au-dessus des arbres, éclairant de sa lumière blafarde les allées et la façade de la chapelle.

« À demain matin », dit-il enfin en disparaissant dans la nuit.

Je compris que mon temps dans ce monde étrange était écoulé. J'avais été un touriste très occupé, en voyage d'affaires, en quelque sorte... Il me fallait préparer mon retour. J'allais devoir me réhabituer à une vie depuis si longtemps oubliée !

CHAPITRE VII

La ville m'offrit, la première nuit, une vision féerique. Je ne me lassais pas de sillonner les avenues. La multitude de lumières colorées, les faisceaux mouvants balayant la chaussée humide, les klaxons des voitures, les sifflets des agents, les musiques des juke-boxes à l'approche des bars, tout était si lointain dans ma mémoire et semblait si nouveau à mes yeux... Je me mêlais à un tourbillon vivant.

Depuis le matin, j'avais passé mon temps à rédiger le troisième volume de l'histoire de Martheeka dans mon petit appartement. Après la dernière ligne, je m'étais senti tout d'un coup libéré. J'avais envie maintenant de faire découvrir à Meïna toutes les merveilles de mon monde.

Un vieillard dans une tour

Le berceau de Meïna était placé dans la chambre. La petite était là, paisiblement endormie, un sourire au coin des lèvres.



Quelque chose, dans la ville, devait s'être modifié... Étrangement, mes anciens amis semblaient avoir tous disparu. Les adresses que je possédais étaient fausses, les numéros de téléphone complètement erronés. Toutes mes connaissances avaient-elle quitté la ville ou bien se passait-il autre chose ?

Assis dans un wagon du métro, je ne savais plus quelle direction prendre. J'avais aussi la désagréable impression d'avoir tous les regard fixés sur moi. On chuchotait en me désignant discrètement du doigt. On s'écartait pour me laisser passer, comme si l'on avait peur de me frôler...

Puis ce fut un car d'excursion escaladant les collines sur des routes de terre si étroites qu'il aurait été impossible de croiser quiconque. L'arrêt en plein virage. Le départ laborieux. L'arrivée au milieu de ces petits immeubles tous identiques, aux escaliers aériens recouverts de petits carreaux de céramique bleue comme ceux des piscines... Une eau limpide coulait sur les trottoirs et dans les caniveaux que remontaient d'étranges poissons rouges importés de Chine.

Chapitre septième

Atteindre les boîtes aux lettres ne fut pas une partie de plaisir, car elles se trouvaient dans le hall du troisième étage. Pour y accéder, il fallait franchir ce pont étroit et dépourvu de balustrade, suspendu dans les airs. Le hall, c'était une vaste pièce circulaire et moquetée avec, tout autour, des stands de renseignements tenus par des hôtesses aussi belles qu'impersonnelles. De leur voix stéréotypée, elles indiquaient un escalier, un ascenseur, un étage. J'avais l'impression d'être trempé de la tête aux pieds. On me fit remarquer que mes souliers étaient couverts de boue et qu'il serait souhaitable que l'on changeât mes vêtements.

Je fus aussitôt conduit dans une salle d'essayage où le tailleur prit mes mesures. Soudain, paniqué à l'idée que je n'avais pas d'argent sur moi, je m'enfuis, montant ou descendant les escaliers qui se présentaient à moi. C'est ainsi que j'atteignis la terrasse et les anciennes boîtes aux lettres délabrées. Les noms défilaient devant mes yeux sans jamais retenir mon attention.

« Vous cherchez quelqu'un ?

— Je... je n'en sais rien... »

Le grutier éclata de rire, tandis que, confus et vexé, je reculai sur la terre du chantier, trébuchant à chaque pas.

Un vieillard dans une tour

« Faites attention de ne pas attraper froid ! » me cria-t-il.

Je m'aperçus que j'avais oublié mes vêtements dans le salon d'essayage. J'étais nu devant l'entrée de l'immeuble. Il n'y avait personne, mais des locataires risquaient d'arriver à tout moment. Je m'enfermai dans le réduit des vide-ordures, cherchant désespérément quelque chose pour me couvrir. Je ne trouvai qu'un vieux chiffon gras et quelques pages de journaux. Alors, rasant les murs dans ma tenue ridicule, je m'efforçai de trouver le chemin menant au hall du troisième étage.

Je dus m'égarer une nouvelle fois, car j'aboutis sur une plage où quelques rares personnes prenaient un bain de soleil. Je repérai un jeune homme à l'écart et m'emparai de ses vêtements au moment où il entra dans l'eau. C'est à l'arrêt du car que je pus enfin m'habiller, puis rejoindre le centre de la ville. Lorsque je me rendis à mon appartement, je constatai la disparition du troisième parchemin.



Douze ans passèrent ainsi. J'avais continué l'étude que j'avais commencée sur les contes et les légendes.

Chaque matin, Meïna prenait le métro pour se rendre au collège, et je ne la voyais plus jusqu'au soir.

Chapitre septième

De retour à l'appartement, elle s'installait à son bureau pour y faire ses devoirs. Je prenais un livre que je ne lisais pas, simplement pour la regarder travailler. J'aimais son visage attentif penché sur ses cahiers, et le geste négligent qu'elle avait pour rejeter ses cheveux par-dessus son épaule, lorsque ceux-ci venaient à la gêner.

Une nuit, Meïna se réveilla et je devinai qu'elle s'approchait de la fenêtre, pour regarder le ciel.

« Que fais-tu, Meïna ? »

— Je... je cherche une étoile... Quelquefois, il me semble la trouver : je sens alors quelque chose qui m'attire... comme si c'était *mon* étoile...

— Elle est bien jolie, ton histoire... »

Ce soir-là, je restai à rêver jusqu'au petit matin dans un fauteuil du salon.

Un soir suivant, la lumière éteinte, je l'entendis encore se déplacer.

« Montre-moi ton étoile, Meïna », lui demandai-je en me levant à mon tour.

Elle leva un doigt sûr et m'indiqua un point bleuté parmi les milliers d'astres.

« C'est une petite planète qui tourne autour de cette étoile, dit-elle.

— C'est bien celle que je pensais. »



Meïna allait avoir treize ans dans quelques jours. Une lettre que je reçus au courrier du matin, me le rappela. Les derniers mots étaient :

Je vous attendrai à la chapelle.

Je grattai une allumette et brûlai le papier. Meïna refermait la porte de la chambre et s'avavançait vers moi. Je m'étais depuis longtemps préparé à ce jour.

« Je te propose un petit tour à la campagne. »

Je pris Meïna par les épaules et nous sortîmes. Nous marchâmes ainsi un long moment, remontant les avenues dont la réalité commençait à nous échapper. Les sons nous parvenaient étrangement feutrés, lointains. Insensiblement, nous étions en train de quitter ce monde.

Je ne suis pas sûr d'avoir mis en route le moteur de la voiture, ni même d'y avoir pris place. Seulement l'impression que les rues défilaient plus vite, que les couleurs se mêlaient. Puis ce fut des collines, des forêts. Cet embranchement. Puis le véhicule s'est arrêté, et nous l'avons presque aussitôt oublié. La réalité, c'était les arbres bercés par le vent, les feuilles qui chantaient. Ces rochers calcaires et ces grands oiseaux

Chapitre septième

s'échappant des fourrés au milieu desquels serpentaient d'étroits layons. C'était nous, Meïna et moi, au cœur de cette vie. Et l'espace, devant... partout.



Le chemin se perdait dans une végétation basse et touffue, nous contraignant à de nombreux détours avant d'atteindre le sommet de la colline.

En bas, et jusqu'à la falaise qui terminait la vallée, s'étalait un bois de chênes et de pins. Meïna leva ses grands yeux clairs vers le ciel.

« Nous ne serons jamais rentrés avant la nuit...

— Tu te souviens de ton étoile, Meïna ? Cette étoile bleue... Tout cela est vrai. Tu es vraiment née là-bas. »

Je passai mes doigts dans sa longue chevelure sombre.

« Ta mère s'appelait Martheeka. Te souviens-tu ? Je t'ai souvent raconté cette histoire... »

Un voile passait sur les douze années de son enfance. Je la pris et la serrai dans mes bras. Elle répétait le nom de Martheeka, d'un ton monocorde, comme pour se raccrocher à quelque chose. Puis, très doucement, presque imperceptiblement, je crus comprendre qu'elle parlait d'un chevalier. Les bras inertes le long de son corps, elle parlait désormais si faible-

Un vieillard dans une tour

ment que je ne comprenais presque plus le sens de ses mots.

« Ne crains rien, dit-elle. Je n'approcherai jamais le Chevalier de lumière. Je fuirai le plus loin possible. Il ne me rattrapera jamais. »

Je ne sais pourquoi, ses paroles évoquèrent en moi l'image d'un phare, d'une tour, et d'un vieillard avachi dans un fauteuil. Tout autour, c'était la mer, ou l'océan. Les vagues se brisaient sur les rochers sans jamais atteindre cet homme qui tentait de me communiquer un message. Quelque chose comme : « Tant qu'il restera une question... » Le reste de sa phrase se perdait dans le bruit du vent, de la tempête qui se déchaînait.

Ce bruit de la mer, d'où me parvenait-il ? Je l'avais déjà perçu un jour, alors que je me trouvais tout près d'ici... Il me restait cette impression, comme un malaise...

Nous avons repris notre marche. Un soleil déjà vieux se couchait lentement derrière les lointaines collines qu'une brume surnaturelle enveloppait de sa caresse tiède. Arriverions-nous à l'heure à la chapelle ?

De notre pas régulier, nous avançons toujours vers cette façade délabrée, attirés par ce trou noir rectangulaire à peine aperçu dans l'obscurité du sous-bois.

Chapitre septième

Soudain la lune apparut, comme pour éclairer notre route. Je sentis le sang circuler dans mes veines. Meïna regardait devant elle. Je marchais à quelques pas derrière, mais je percevais maintenant distinctement sa respiration. Sa silhouette ondulait comme dans un film au ralenti.

Puis tout se passa très vite. La vie s'empara brutalement de moi, créant à l'intérieur de moi une explosion terrifiante.

Meïna se retourna et son regard s'emplit d'épouvante. Un hurlement jaillit de sa poitrine comme si j'étais devenu un monstre hideux. Je fus incapable du moindre geste lorsqu'elle disparut parmi les buissons, se perdant dans les ténèbres.

Mon cri éclata alors dans la nuit, si puissant qu'il se répercuta aux quatre coins de l'horizon, projetant son nom jusqu'aux frontières du royaume.

À l'entrée de la chapelle, qu'une clarté blafarde illuminait, se découpait l'inquiétante silhouette du pèlerin. Une intuition soudaine me fit lever les yeux, confirmant mon appréhension : aucune lune se régnait parmi les étoiles. La lumière froide qui baignait les alentours émanait de mon corps.

« Les sphères de lumière viennent de s'éveiller en toi. Te voilà détenteur de leur pouvoir. Quiconque t'approchera retournera à la terre. »

Un vieillard dans une tour

Lorsque, à la suite du pèlerin, je pénétrai dans la chapelle, celle-ci me parut plus claire qu'en plein jour. Je me laissai conduire jusqu'à la sacristie. Là, je le vis s'emparer des trois parchemins retraçant l'histoire de Martheeka et les placer à l'intérieur d'une couverture de bois sur laquelle son nom était gravé. Puis il entrouvrit un vieux coffre et les y déposa sur une pile étonnante d'autres manuscrits. Ce n'est qu'après l'avoir refermé qu'il descendit d'une étagère trois autres parchemins vierges qui relaterait l'histoire de Meïna. Meïna dont l'image restait gravée en moi comme une blessure brûlante, mais que j'essaierai coûte que coûte de retrouver.

Il n'était point de lune pour éclairer ma route. Un magnifique destrier m'attendait, qui me conduirait toujours plus loin, de village en village, jusqu'à Meïna, à sa fille, ou à Martheeka...

Malgré la distance qui, maintenant nous séparait, la voix du pèlerin résonnait encore à mes oreilles.

« Nul n'échappera à la malédiction du Chevalier de lumière ! »

Un désert s'ouvrit devant moi. Un désert aussi vaste que l'océan. Mais là-bas, au milieu de la tourmente, sourd aux appels de détresse, les yeux fermés à la misère du monde, il y avait un vieillard dans une tour.

Éternel.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER.....	3
CHAPITRE II.....	19
CHAPITRE III.....	27
CHAPITRE IV.....	45
CHAPITRE V.....	51
CHAPITRE VI.....	63
CHAPITRE VII.....	77

